



Du 20 mars au 16 avril, à l'occasion de la première rotation de l'année, notre journaliste a embarqué à bord du Marion-Dufresne, le navire ravitailleur des Terres australes et antarctiques françaises (Taaf). A Crozet, Kerguelen, Saint-Paul et Amsterdam, il a arpenté la plus grande réserve naturelle de France et découvert un eden animalier incomparable. Sur les bases, il a rencontré ceux qui y représentent la France tout au long de l'année, dans des conditions météorologiques souvent dantesques. En près de 9 000 km de mer, il a aussi pu découvrir comment s'organise le ravitaillement de ces îlots de souveraineté perdus entre les 40° rugissants et les 50° hurlants. Aujourd'hui, deuxième volet d'une série de trois : rencontre avec les hivernants

Le virus de Kerguelen



Après son grand-père et son père, Marine Pascal hiverne à Port-aux-Français.

« Je me souviens très bien des après-midi et soirées diapos. Et il y avait toujours ce pétilllement dans les yeux quand ils en parlaient. » Après son grand-père en 1957 et son père en 1973, Marine Pascal est la troisième de sa famille à hiverner à Kerguelen. Et la première femme, quand ses aïeux avaient toujours professé qu'elles ne pourraient supporter la vie d'une base.

Cette étudiante rennaise, engagée pour un an comme volontaire civile par l'Institut polaire (Ipev), est dans les terres australes pour y mesurer l'impact du changement climatique. Notamment en observant les végétaux et les insectes. Biologiste, son père était venu étudier les éléphants de mer et les chats pendant un an et demi, au moment de son service militaire. Il avait également fait, ensuite, deux campagnes estivales de recherches. Administrateur de la France d'Outre-mer, son grand-père était, lui, chef de district de Kerguelen pendant un an et demi. Et, ironie de l'histoire pour une biologiste engagée dans la préservation de la biodiversité, c'est sa mission qui a introduit les mouflons dont les Taaf cherchent aujourd'hui à se débarrasser.

« Mon père et mon grand-père nous montraient des photos d'animaux, raconte Marine Pascal, ça me faisait rêver. Personne ne m'a poussée, les choses se sont faites naturellement. Je savais

qu'on pouvait venir comme volontaire. Je me demandais quand même si j'en serais capable. J'ai souvent entendu parler des liens qui unissent les hivernants mais aussi des difficultés. Et puis j'ai rencontré des jeunes qui étaient venus, une autre génération, je me suis lancée. »

Par rapport aux récits de son enfance, Kerguelen a beaucoup changé. « Mon père avait droit à un télex toutes les deux semaines, continue-t-elle. Là j'ai été surprise de voir la transcription de la vie en métropole, avec les ordinateurs et le net. Chacun chez soi. Je crois qu'avant, ils se serraient plus les coudes. Ce n'est pas une déception mais une surprise. En même temps, c'est logique. » Et rassurant pour sa mère, qui n'a pas gardé un souvenir particulièrement agréable de l'absence de son mari.

« Quand il a su que je partais, raconte encore la jeune femme, mon père a été très fier. Je lui ai demandé quelques conseils, mais c'est vraiment une autre époque. En fait, on a peu discuté. Je ne voulais pas le voir à travers ses yeux. Il m'a juste conseillé de m'impliquer dans quelque chose pour ne pas déprimer. Maintenant que je suis là, ce qui me fait rire c'est de voir mon père me regarder quand je monte à Totoche*? »

*Le célèbre bar de Kerguelen, où s'affichent les photos de famille des précédentes missions.

REPORTAGE VOYAGE DANS LES ÎLES AUSTRALES FRANÇAISES

Au bout du monde, des hommes

Militaire ou civil, cuisinier, responsable de la coopérative ou étudiant manchologue, ils maintiennent la présence française dans les terres australes tout au long de l'année. Une aventure exceptionnelle, dans des contrées mythiques. Mais aussi une expérience de vie en petite communauté, sur une base dont les sorties sont rares. Reportage.

Terre ! Après cinq nuits et quatre jours de mer depuis La Réunion, et tout autant à caresser le mythe des glorieuses expéditions polaires en contemplant l'immensité océanique, elle est enfin en vue. Il est 8 h 30 et, lorsque le soleil déchire les nuages au-dessus de la base Alfred-Faure, la seule de l'archipel Crozet, sur l'île de La Possession, quelques passagers du Marion-Dufresne retiennent leur souffle. La vingtaine de touristes embarqués qui, pour nombre d'entre eux, accomplissent un rêve souvent ancien. Mais surtout les contractuels et volontaires civils qui effectuent leur première mission dans les Terres australes et antarctiques françaises (Taaf).

Depuis quelques jours, l'anecdote courrait sur le zinc du navire ravitailleur, là où les langues se délient et où débute le compagnonnage des missions australes : il y a quelques années, un contractuel réunionnais a refusé de descendre du Marion-Dufresne lorsque celui-ci s'est mis au mouillage devant Crozet, la plus inhospitalière des terres subantarctiques françaises, rarement épargnée par les dépressions, là où il devait passer plusieurs mois. Le choc climatique a été trop fort. L'homme a pris conscience de l'isolement qui allait être le sien et de la distance qui allait le séparer de sa famille, presque 3 000 km. Il a préféré rompre son contrat et rentrer par le premier bateau, qui était aussi le dernier. Alors en ce matin de mars 2009, pendant que débute l'opération



La portière, une sorte de radeau, est utilisée pour les déchargements à Amsterdam.

de ravitaillement de Crozet, les nouveaux scrutent la terre qui leur fait face et sondent leur propre volonté.

Moins de barbus, plus de femmes

La base, une zone de quelques hectares dont les hivernants ne pourront qu'exceptionnellement sortir, est l'objet de toutes les attentions. Elle s'aperçoit facilement. Les murs des bâtiments sont presque tous de couleur vive. Peut-être pour aider les hivernants à se repérer dans l'épais brouillard qui les enveloppe fréquemment, sans doute aussi pour égayer un environnement dont l'hostilité peut plomber les têtes.

Sur place, le Discro et le bib moquent le pâteux, ensouillé pendant une manip à Bus. En idiome taafien, le chef de district de Crozet et le médecin de la base rient du boulanger, enfoncé dans

la terre marécageuse de la baie américaine lors d'une sortie sur le terrain pour un relevé scientifique.

Fait de quelques expressions imagées et de beaucoup d'acronymes, le dialecte des îles est une tradition toujours bien ancrée. Celle de se laisser pousser barbe et cheveux jusqu'à la fin du séjour a, elle, quasiment disparue. A Kerguelen, où les photos de famille des missions successives, affichées dans la vaste salle de bar, montrent combien elle a été vivace, Pierrot, chauffagiste de métier et militaire de statut, explique qu'ils ne sont que deux à maintenir la coutume. Selon lui, c'est l'arrivée des femmes sur les bases, dans les années 1990, qui a modifié les habitudes pileuses. De manière plus générale, la vie dans les Taaf serait plus conventionnelle qu'elle ne l'a été.

De fait, le standing peut surprendre. Les fillods, ces longs bâtiments métalliques préfabriqués, qui étaient partie prenante

de l'imagerie polaire, ont quasiment disparus, remplacés par des constructions en dur allégrement chauffées. Sièges en cuir dans les lieux de vie commune, billard et table de ping-pong, salle de sport et de cinéma, l'hivernant de 2009 n'est pas un explorateur qui se réchauffe en dormant avec ses chiens de traîneau. Il n'y a presque plus de dortoirs et chacun dispose d'un mail. Le soir, beaucoup restent dans leur chambre à regarder un DVD, à communiquer avec le lointain ou à jouer en réseau. Des pratiques qui ont profondément modifié la vie sur base, devenue moins communautaire. Et, paraît-il, moins solidaire.

Le DVD solitaire a remplacé la partie de cartes

Plus agréable, plus confortable, l'hivernage n'en reste pas moins une aventure extraordinaire. Celle de vivre dans des contrées mythiques où le commun des mortels ne mettra jamais les pieds. « Aller où personne ne va », explique Arthur, 20 ans, originaire de Beaune (Côte-d'Or), qui rempile à Kerguelen comme second de cuisine après avoir passé treize mois en Terre Adélie, en 2007-2008. « Là où la nature est encore maîtresse. »

Mais, sans embûches, l'aventure n'en serait pas une, l'hivernage est peut-être surtout une épreuve. Celle de l'éloignement des siens, d'une adaptation coûte que coûte à une communauté que l'on ne peut choisir. Entre avril et août, il n'y a que 24 personnes à Crozet et à Amsterdam, 60 à Kerguelen. Difficile de faire l'impasse sur l'une d'elles.

TEXTES ET PHOTOS
Raphaël ORTSCHIEDT



Au fond du bras du Laboureur, à Kerguelen, le ponton attend de très rares embarcations.



A Crozet, les couleurs vives des bâtiments de la base Alfred-Faure permettent d'égayer un environnement dont l'hostilité peut parfois plomber les têtes. (Photos Raphaël Ortscheidt).

« L'isolement, ce n'est pas racontable, poursuit le jeune homme. Tu peux entendre, mais comprendre c'est autre chose. Il y a des hauts et des bas comme partout, mais sur une base c'est amplifié. On ne peut pas se changer les idées. »

Le panneau d'affichage de Kerguelen témoigne, en partie, des difficultés rencontrées par ceux qui y séjournent. Chaque mois, le médecin fait le point sur la consommation d'alcool, en invitant à parler ceux qui en ont besoin. Les

coopératives des bases restreignent les ventes et, au bar, les apéritifs sont limités aux week-ends. Avec ou sans le renfort de la boisson, l'euphorie des premières semaines, de la découverte et du sentiment de privilège, peut faire progressivement place à une forme de mélancolie, connue depuis les années 1950 sous le vocable de syndrome mental d'hivernage. Le stress est parfois tel qu'il faut évacuer la personne concernée, voire même par le premier bateau de pêche venu.

Source de fête lorsque pointe enfin son étrave, le Marion-Dufresne et ses nombreux occupants sont aussi, rapidement, une source de désagréments. Le bruit envahit la base et des inconnus se promènent dans un espace où tout avait été répertorié. Seuls au bout du monde, les hivernants s'approprient leur environnement et ont quelquefois du mal à le partager. Les trois populations d'hivernants – militaires, Réunionnais et volontaires civils, essentiellement des étudiants – ont

également tendance à rester groupées.

Le sexe n'est pas arrivé sur les bases avec les femmes, même si la question de l'homosexualité reste largement taboue. « Ce qui se passe dans les Taaf doit rester dans les Taaf », sourient ceux qui ne s'offusquent pas de l'évoquer. La présence féminine a néanmoins totalement changé la donne, en créant notamment de nouvelles rivalités. « Quand on arrive, il y a une grosse pression, raconte Ena, une Saint-Pierroise de 24 ans, engagée comme second de cuisine pour sa troisième mission à Crozet. Ceux qui sont là depuis sept mois et qui ont encore six mois à faire sont très insistants. A ma première mission, je m'étais mise avec quelqu'un. Ça a permis de détendre la situation. » Et de continuer : « Ce qui manque le plus, c'est d'être prise dans les bras de quelqu'un, l'affectif. Après quelque temps, l'amour et le sexe, on y pense au futur, pour le retour. »

Pendant le voyage retour, sur le navire ravitailleur, il n'est pas

rare de voir les occupants d'une même base rester très soudés et avoir du mal à se fondre aux autres, quelquefois même à leur parler.

Un dur retour à la réalité

Pour la plupart, c'est néanmoins une délivrance. Avant de nouvelles difficultés. « Il y a un décalage total, développe Denis Baudet, un Toulousain de retour à Kerguelen pour une deuxième mission pour le compte du Centre national d'études spatiales (Cnes). J'avais même oublié le code de ma carte bleue, il n'y a pas d'argent qui circule sur la base. Tout le monde a un rôle et est assisté pour le reste. On met les pieds sous la table et on est servi. On ne s'occupe de rien. C'est difficile de revenir à la réalité et d'aller faire les courses. Quand je suis rentré, j'ai aussi eu beaucoup de mal à retrouver ma place auprès de ma femme. Elle s'était habituée à

mon absence. Tout le monde appréhende le moment des retrouvailles avec la famille. »

La liste des désagréments à la vie sur base semble bien longue. Pourtant, nombre de contractuels reviennent. « Pour l'argent, tranche Denis Baudet. Je gagne trois fois plus qu'à Toulouse. Et accepter ce poste, que personne ne voulait, me donne des perspectives d'évolution de carrière. » « Je gagne 1 800 euros net quand je pouvais en espérer 1 200 à Beaufort, confirme Arthur. Et là, c'est nourri et logé. » « Je ne pensais plus revenir, confie Ena, j'avais trop de problèmes de réadaptation. Mais ils m'ont rappelée. Je me suis laissée tenter. C'est quand même magique ici. La nature, les animaux. Et c'est le seul endroit où je peux rencontrer des sismologues ou des ornitho. » « J'ai organisé une fête pour mon départ à Kerguelen, ajoute encore Arthur, tout ceux avec qui j'ai hiverné à Dumont-d'Urville sont venus. Même de l'autre bout de la France. C'est dur mais il y a quelque chose de fort. »

« Je ne sais pas comment je vais le retrouver »

L'une, Parisienne, a 28 ans et forme un jeune couple de moins de deux ans avec son compagnon. L'autre, Bretonne, est mariée depuis 26 ans et a trois enfants en âge de voter. Leurs conjoints ont tous deux accepté une mission dans les terres australes : une année comme chef de district d'Amsterdam pour l'un, militaire, neuf mois à lancer les ballons de Météo France à Kerguelen pour l'autre. Lors de la dernière rotation logistique du Marion-Dufresne, les deux femmes avaient embarqué au milieu du groupe de touristes. Fleur Albergel pour passer trois petites journées d'escale avec son homme, dont la mission ne prend fin qu'en août. Caroline Buriot pour accompagner le sien à la fin de son séjour à Kerguelen. L'occasion, avant les retrouvailles, d'échanger sur la difficulté d'être celle qui subit un départ et attend un retour.

« En ne pensant qu'à nous, j'aurais préféré qu'il reste, raconte Fleur Albergel. Mais à l'échelle d'une vie, un an ce n'est pas grand-chose. Et on n'a pas d'enfant pour l'instant. Alors j'ai dit oui. En plus il m'en avait parlé dès qu'on s'est rencontrés. Quand il a eu la réponse, j'ai quand même été hyper mal, j'ai vraiment dû prendre sur moi. Je l'ai transformé en étant fier de lui, du challenge qu'il relevait.

On est allé voir mes parents à sa demande, il leur a expliqué qu'il ne m'abandonnait pas. » « Il y a 20 ans, on avait voulu partir tous les deux sur un thonier, quand ils embarquaient des météo, explique Caroline Buriot. Ça ne s'est pas fait. Il a attendu que les enfants grandissent. Il a 55 ans, c'était son moment. Peut-être pas forcément le mien mais je me suis dit que je m'adapterais. » Les proches n'ont, eux, pas toujours bien compris les raisons du départ de l'un ou pourquoi l'autre le laissait partir. Il a souvent fallu expliquer.

Internet aide à gérer l'absence

L'absence, les deux femmes l'ont gérée grâce à internet. Fleur et son compagnon ont fait un blog commun, celui de Caroline en a tenu un depuis Kerguelen. « Ça m'a aidée, continue-t-elle. Notamment à visualiser. J'étais tous les soirs sur l'ordinateur. J'étais très en demande mais j'ai tenté de rester neutre. C'est lui qui est parti, je voulais le laisser revenir lorsqu'il en aurait envie. Au fur et à mesure, j'ai senti qu'il avait besoin d'un contact de plus en plus fréquent. Maintenant, je sens qu'il est dans une phase où il en a marre du groupe. » « En plus du téléphone, j'écris une fois par semaine, poursuit Fleur. Mais il

n'a le courrier que quatre fois par an (quand le Marion-Dufresne passe - Ndlr). Il dit que c'est Noël, il ouvre une lettre par jour. Je sais qu'il y a des femmes sur la base. Je n'ai pas tourné autour du pot, je lui ai demandé de me respecter. Mais j'ai un bon modèle : mon père était scientifique, il partait à droite, à gauche, et il est toujours revenu. »

« Je ne sais pas comment je vais le retrouver, confie Caroline. Je me demande quelle marque ce séjour a pu faire sur lui. Je me demande aussi comment je vais être acceptée dans la bulle qu'ils ont formé avec ses deux collègues. » « Il n'aura sans doute pas beaucoup de temps pour moi pendant les opérations logistiques, prédit Fleur. Je sais que trois jours c'est court et que je vais devoir repartir. Mais j'avais envie de voir où il vit, de voir ce qu'il voit. »

Pour son voyage retour, le mari de Caroline s'est finalement fondu au groupe de touristes, délaissant un peu ses compagnons d'hivernage, et les deux époux ont souvent dansé au bar, le soir. Fleur et son conjoint ne se sont pas quittés d'une semelle pendant les trois jours d'escale à Amsterdam. La jeune femme y a appris que la prochaine affectation de son aviateur serait Djibouti. Elle a décidé de l'y suivre.



Notre Dame des Vents veille sur le golfe du Morbihan à Kerguelen.



Port Jeanne-d'Arc, à Kerguelen, est une ancienne usine baleinière. (Photos Raphaël Ortscheidt)

Beaucoup de contractuels réunionnais

Sur les bases, les chercheurs cherchent et les militaires veillent sur la souveraineté française. Les contractuels réunionnais, les « Réu », sont aux fourneaux ou à la maintenance des installations. Et certains sont de véritables mémoires des terres australes françaises.

L'histoire des Réunionnais aux terres australes reste à écrire. Même sans prénom, Heurtin est resté célèbre pour avoir échoué à créer un élevage bovin à Amsterdam, et y avoir abandonné son troupeau. Aujourd'hui, la colonisation des îles subantarctiques est abandonnée, mais les Réunionnais sont de toutes les missions dans les Taaf. Pas une traversée du Marion-Dufresne vers Crozet, Kerguelen ou Amsterdam sans un créole à y déposer ou à y récupérer.

Ils sont ouvriers polyvalents, boulangers, cuisiniers, petite marie (serveuse en taafien), frigoristes ou bouchers, tous les métiers regroupés sous l'appellation d'infra et dont les bases ont

besoin en permanence. Plus ponctuellement, des ouvriers du bâtiment interviennent pour quelques semaines. L'administration des Taaf fait aussi régulièrement appel au Régiment du service militaire adapté (RSMA).

« Etre loin de sa famille, c'est trop difficile »

Des « Réu », comme ils sont appelés dans les Taaf, Régis Dijoux est sans doute le plus ancien, et ses éternels retours dans les Taaf n'ont de comparables que les séjours des spécialistes des manchots.

Ce Saint-Paulois de Tan-Rouge, âgé de 59 ans, vient d'achever sa 22^e mission. La plus courte qu'il n'ait jamais fait, six mois, et l'avant-dernière avant la retraite. La première, c'était en 1972, à Amsterdam, où il était arrivé sur le Gallieni, le paquebot utilisé comme navire ravitailleur des terres australes avant les Marion-Dufresne 1 et 2. Il y était second de cuisine. Trois missions plus tard, il a appris le métier de

boucher, spécialité qu'il continue d'exercer, le plus souvent à Kerguelen.

« Mes frères aînés avaient fait les Taaf avant moi, raconte-t-il. Tous les deux comme maçons. Un en 1966, l'autre en 1968. L'un a finalement fait quatre séjours, l'autre cinq, on a été deux fois ensemble. Je n'avais aucune qualification et j'étais fils d'agriculteur. Ça ne payait pas. A l'époque, c'est l'ANPE qui recrutait pour les Taaf, je suis juste allé les voir. J'ai eu plusieurs fois envie d'arrêter mais maintenant, il faut que j'aïlle jusqu'à la retraite. »

Célibataire, il est resté jusqu'à seize mois consécutifs à Kerguelen, et très régulièrement une année entière. Après son mariage en 1981, il a attendu quatre ans avant de signer un nouvel engagement. « Avant de m'épouser, continue-t-il, ma femme connaissait la vie que je menais. Et mes enfants savent pourquoi je viens. »

Régis Dijoux a ainsi vu la construction de presque tous les bâtiments actuels de Kerguelen, et disparaître les fillods, ces préfabriqués métalliques qui ont longtemps servi d'abris aux missions antarctiques. « On avait des vête-

ments chauds, explique-t-il encore, mais beaucoup plus lourds qu'aujourd'hui. On n'avait droit qu'à des télégrammes de 30 mots par semaine en été et 70 mots en hiver, parce que c'est plus difficile. Après, il y a eu le téléphone par satellite, mais à 96 francs la minute. Maintenant ça va, on peut appeler. »

Et de continuer : « Je n'ai pas de regrets, le confort a du bon aussi. Mais l'ambiance a beaucoup changé. C'était plus soudé avant. Quand on avait besoin d'un coup de main, tout le monde s'y mettait. Ce n'est plus vrai. Et on ne peut plus mettre les pieds où on veut, on ne peut plus sortir des bases seul, on ne peut plus amener des graines pour cultiver les jardins. » Résultat, l'homme déconseillerait plutôt de se lancer dans l'aventure. « C'est trop dur, assure-t-il. Si un jeune célibataire veut y aller pour un séjour, oui. Mais quel qu'un de marié, je le lui déconseille. Etre loin de sa famille, notamment pour les fêtes de fin d'année, c'est vraiment difficile. »

Ces mises en garde, Hugues Fontaine les a entendues. Mais à 39 ans, cet ancien chef pâtissier

en Corse, en Côte d'Ivoire et à la cantine municipale de Trois-Bassins, a signé pour une nouvelle mission de six mois, à Amsterdam, après une première expérience des Taaf lors d'un séjour de dix mois à Kerguelen en 2007-2008.

« Je vais gagner trois fois plus qu'à La Réunion, souligne-t-il. Aux 35 heures et sans dépenses. Si je peux, je vais y retourner régulièrement. J'aimerais faire une mission par an. » « Ce qui tue un peu, continue-t-il, c'est que maintenant, chacun est dans sa piaule avec son ordi. Mais si on aime la solitude, ça va. Moi j'aime bien aller à la pêche et marcher. Et si on attend que ça à la fin d'une mission, ça lasse vite d'être rentré à La Réunion. »

Avec un carnet de croquis sous le bras, Bruno Bilheux, un Tamponnais de 50 ans, a hâte, lui, de rentrer et de retrouver ses deux enfants. Après sept mois à Crozet, comme ouvrier polyvalent, il

décrit des paysages « idéalement beaux », des « variations de lumière magnifiques » et des rencontres qu'il n'aurait pas pu faire ailleurs. Comme les autres, c'est un ancien des Taaf qui lui a parlé de la possibilité d'y travailler. Et surtout, qui lui a raconté les manchots, le froid et la convivialité. « J'ai rencontré les manchots et les autres animaux sauvages, raconte le quinquagénaire. L'aventure, moins, je n'ai pas fait l'hiver. »

Côté convivialité, Bruno Bilheux pointe « un petit côté colo » : « On est très encadré, il faut tout le temps obéir à certaines règles, participer à tout. Des fois, t'en a marre. Et les militaires ont vraiment une autre façon de voir la vie. »

Suite du reportage dimanche prochain



Régis Dijoux.

Une vingtaine de touristes par rotation

Des retraités, pour l'essentiel, mais aussi des kinés thérapeutes ; des Réunionnais, des Métropolitains, un Calédonien, des Suisses et un Hollandais ; des couples et des personnes seules, hommes et femmes ; exceptionnellement des réservations de dernière minute.

Le profil du visiteur payant des terres australes est plutôt varié. Avec un point commun : l'envie de découvrir des sites d'exception et l'absence d'aversion à l'égard d'un long séjour sur l'eau. Au moins avant le premier roulis.

A chaque rotation logistique du Marion-Dufresne, ils sont ainsi une vingtaine à embarquer pour aller à la rencontre des manchots, guetter les orques et passer quelques

nuits dans les cabanes utilisées par les chercheurs. Pour un prix à la fois élevé et cohérent avec le caractère extraordinaire d'une telle croisière de vingt-huit jours, ils sont guidés dans les îles par d'anciens hivernants, transportés en hélicoptère vers les sites admirables des districts et conviés à une série de conférences, sur le navire, qui permettent d'appréhender aussi bien les enjeux écologiques des Taaf que l'organisation de la présence humaine sur ces terres lointaines.

Et ce, sans renier quelques plaisirs : manger des joues de légine dans une cabane à Kerguelen ou goûter sans modération à la langouste d'Amsterdam. Un must.



Un voyage exceptionnel pour des privilégiés.

Repères historiques

- 1552 découverte probable de Saint-Paul et Amsterdam par les Portugais
- 1772 Nicolas Thomas Marion-Dufresne fait débarquer son second, Julien Crozet, sur l'île de La Possession. Yves Joseph de Kerguelen de Trémarec découvre, avant James Cook, l'archipel qui porte son nom.
- 1843 mandaté par le gouverneur de la Réunion, le capitaine Dupeyrat prend possession des îles Saint-Paul et Amsterdam.
- 1870 le Réunionnais Heurtin tente l'élevage de bovins à Amsterdam, abandonné un an plus tard.
- 1908 une usine baleinière franco-norvégienne s'installe à Port-Jeanne d'Arc (Kerguelen), elle ferme en 1926.
- 1924 les terres australes sont rattachées au gouvernement général de Madagascar et devienne district de la province de Tamatave.
- 1949-50 des bases permanentes sont installées à Amsterdam et Kerguelen.
- 1955 création du territoire d'outre-mer des Terres australes et antarctiques françaises.
- 1961 installation d'une base à Crozet.